

Bien-aimé : [suite]

Autor(en): **France, Jeanne / Magnier, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 46

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193923>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ma fâi lo pourro monsu avâi bio sa-cremeintâ et derè quoui l'irè, lo gendarme ne volliâvè rein ourè. Pè boun-heu que l'autro cognessâi lo syndiquo; ye demandè à lo vairè, et lo gendarmè l'einvoyè criâ. Lo syndiquo, qu'étâi dza cutsi, sè relâivè, vint vairè, recognâi lo guillâ et a pu gravâ que lo gendarme ne lo mettè âo violon. Adon tot s'est expliquâ; sont z'u bâirè trâi verro à la càva âo syndiquo et l'homme hiaut pliâci a pu sè reintornâ à l'hotò, iò l'est arrevâ on bocon tard.

On n'a jamé z'âo z'u oîu reparlà dâo pandoure qu'avâi robâ l'appliâ; mà lo leindéman, on a retrouvâ lo tsai et lo tsévau âo bord dâo lê, parmi dâi bossons. Lo pourro tsévau a étâ fotu; l'étâi estraupiâ et l'a faillu lo tiâ.

BIEN-AIMÉ

PAR

Jeanne FRANCE et A. MAGNIER

IV

Enfin, à bout de conjectures, et sans que vint l'effleurer l'ombre d'un soupçon d'infidélité, un scrupule pénétrait en elle poignant et incisif : je l'aurai blessé sans le vouloir, à mon insu. Il faut que je le sache.

Et s'accusant au hasard, elle le présentait sur des griefs indéfinis, implorant son indulgence.

Bientôt elle recevait ces lignes, plus brèves, plus énigmatiques, plus torturantes encore que les précédentes :

« Chère Isabelle,

» Je ne vous pardonnerai rien, parce que je n'ai rien à vous pardonner, à vous qui bien à tort vous accusez.

» Il n'y a qu'un coupable : c'est moi. Je me suis demandé longtemps comment je devais vous faire cette confession. Je vous la dois. Dans quelques jours, je serai à Limoges, et je vous dirai la vérité, non pour obtenir votre pardon, mais pour m'en reconnaître indigne, et pour vous rendre votre parole.

» Celui qui n'ose plus même se dire votre ami.

Paul ».

Retirée dans sa chambre, elle avait parcouru d'un trait le fatal billet, stupéfiée, sans comprendre, comme s'il eût été pour elle un texte isolé de l'histoire d'une autre.

Elle le relut avec cette vague incrédulいた mêlée à une angoisse immense et imprévue qui semblait ne pouvoir l'envahir que par degrés.

— L'un de nous deux a perdu la raison ! gémit-elle, nerveuse, désespérée, les mains jointes et tordues.

Elle éprouvait au cœur un mal horrible, comme si la chute d'un monde l'eût broyé. Ses yeux secs avaient des éblouissements de vertige. Elle demeurait pétrifiée.

— Non, cela n'est pas ! Cela ne peut être, — se répétait-elle, cherchant le secret d'une mystification, en même temps qu'elle s'assurait de l'identité de l'écriture.

— Oui, c'est pourtant de sa main ! mais cela ne peut être de son cœur... Que faire ? Me confier à ma mère ? Mais mes parents indignés le chasseraient dès qu'il se présenterait.

Mon Dieu, donnez-moi la force de l'attendre ! Je suis sûre que cet horrible malentendu se dissipera.

— Mais pourquoi cette épreuve, mon Dieu ?

Trois jours plus tard, Paul se présentait en effet chez M. Bordot. Après l'échange des cordialités habituelles, les jeunes gens, d'un accord tacite, se dirigeaient en hâte au jardin, pénétrant dans une serre isolée.

A peine, jusque-là, s'étaient-ils parlé, échangeant quelques paroles d'autant plus banales qu'elles étaient évidemment hors de propos, et d'autant plus contraintes que leur commune pensée appelait le sujet grave, si redoutable à aborder.

C'était à lui à s'expliquer. Il s'était résigné, d'ailleurs, à cette nécessité impérieuse.

Sans s'arrêter aux sièges qui s'offraient à eux, le mouvement physique d'ailleurs s'imposant à lui pour dissimuler les mouvements de son âme, il lui demanda brusquement, tout en marchant :

— Avez-vous compris le sens de ma dernière lettre ?

— Nullement !... C'est pour moi la plus cruelle énigme. Expliquez-vous bien vite, je vous en prie.

— Je vous ai avoué un fait humiliant pour moi ; vous exigez que je m'explique sur les causes ? Vous en avez le droit, ne m'épargnez pas la honte ; cela m'appartient.

— Non ? tais-toi ! Pourquoi parler ainsi, mon noble ami, mon Bien-Aimé ? Quelle honte pourrait seulement l'effleurer ? Mais, de grâce, explique-toi ; je suis folle d'anxiété.

— La vérité, en deux mots, c'est que l'homme est lâche, inconstant, égoïste, incapable du sublime amour de la femme. C'est que je ne suis qu'un homme comme tous, que j'ai cédé à de vulgaires entraînements, aux bas entraînements de la vie parisienne. Pardonnez-moi du moins de vous infliger l'aveu de cette profanation, mais il y a un boulet qui maintenant me rive à la terre, qui m'exile à jamais des plaines d'azur où rayonne votre vertu immaculée. J'ai perdu les ailes du rêve, je suis devenu l'esclave de la réalité.

Résolument, il avait débité cette tirade, grossissant sa voix pour s'étourdir, pour se tromper lui-même, s'efforçant de paraître dur et méchant pour paraître vrai, tandis que son cœur saignait, gros de sanglots contenus.

Pour Isabelle, ces paroles étaient l'éclat d'un cataclysme moral, plus terrible que le subit anéantissement du monde. C'était son cœur précipité du ciel au fond du chaos ; c'était la fin de son amour, ruine incommensurable, dépassant en étendue la conception immédiate de son intelligence.

— J'ai mal entendu, — gémit-elle, comme un naufragé se rattache à une épave, — je ne vous ai pas compris, du moins... Le dernier mot de cette terrible énigme serait-il que vous ne m'aimez plus ?... Non, c'est impossible cela, n'est-ce pas, mon Paul ! C'est impossible, puisque je vis encore. La fin de votre amour, ne serait-ce pas la fin de ma vie ?

— Non, ce ne sera pour vous que le commencement. Ne regrettez pas un indigne. Adieu, Isabelle ; oubliez ! je n'ose dire : pardonnez !

En même temps il se dérobait, affolé, à bout de force morale, la laissant elle-même à son désespoir sans bornes.

Il ne reparaisait auprès de ses hôtes que

pour s'excuser d'un prompt départ, prétextant un malaise subit.

Et le lendemain, à la première heure, il repartait pour Paris, s'en remettant à ses parents du soin d'instruire les parents d'Isabelle. Il avait, quant à lui, rempli sa tâche, la plus lourdement difficile.

Cependant il entrait moins dans les vues des Fernel de se rendre complices d'une héroïque supercherie qu'ils qualifiaient de romanesque.

Ils avaient promis de motiver au mieux ; pour eux le mieux ce fut de confier la vérité, d'innocenter leur fils, plutôt que de lui laisser le poids de sa gratuite accusation. De plus, leur réel chagrin était sollicité par ce léger palliatif : l'épanchement et les condoléances de l'amitié.

Ce furent, de part et d'autre, des regrets sincèrement sympathiques, et l'on fut absolument d'accord sur ce point indiscutable entre esprits pratiques : la renonciation au mariage.

Armés de la vérité, les Bordot crurent n'en convaincre que mieux Isabelle, qui en confiant sa douleur à sa mère, lui avait aussi confié sa suprême espérance, vivace encore. Ils se persuadaient que l'implacable réalité était le seul moyen de guérir la jeune fille, d'anéantir toute fausse illusion à laquelle elle pût se rattacher ; et déjà ils présumaient de ses futurs sentiments, poursuivant leur premier projet de mariage.

(A suivre).

La crise financière dont l'Italie souffre actuellement a inspiré à un chroniqueur parisien cette gaie boutade, publiée par le *Figaro* :

La cigale et la fourmi.

L'Italie ayant été

Tout l'été

Bien proche de la débîne,

Se trouva sans un liard

Au mois du premier brouillard.

Elle alla crier famine

Chez la France, sa voisine,

La priant de lui prêter

Quelques fonds pour subsister

Et seconder la Triplice.

Elle parlait sans malice :

« Je vous rendrai, *per Bacco!*

» Jusqu'au moindre monaco. »

La France est parfois gobeuse,

C'est là son moindre défaut.

Pourtant elle vit bientôt

Le jeu de son emprunteuse :

« Que faisiez-vous donc tantôt

» Avec la Prusse et l'Autriche,

» Du temps que vous étiez si riche ? »

« — Moi ? Je bourrais mes canons,

» Je fourbissais mes tromblons,

» J'armais, ne vous en déplaise,

» De l'Orient au ponant... »

« — Vous armiez ? J'en suis fort aise !

» Désarmez donc, maintenant ! »

Marc LEGRAND.

Pluie d'étoiles. — Dans sa chronique scientifique du journal le *Temps*, M. H. de Parville annonce pour le 23 novembre une magnifique pluie d'étoiles. Ces météores sont les débris de